

MICHEL MOHRT

*de l'Académie française*

**TOMBEAU  
DE LA ROUËRIE**

*nrf*

GALLIMARD



22/2 00





## DU MÊME AUTEUR

### *Romans*

- LE RÉPIT (Albin Michel, 1945).  
MON ROYAUME POUR UN CHEVAL (Albin Michel, 1949).  
LES NOMADES (Albin Michel, 1951).  
LE SERVITEUR FIDÈLE (Albin Michel, 1953).  
LA PRISON MARITIME, *Grand Prix du roman de l'Académie française* (Gallimard, 1961).  
LA CAMPAGNE D'ITALIE (Gallimard, 1965).  
L'OURS DES ADIRONDACKS (Gallimard, 1969).  
DEUX INDIENNES À PARIS (Gallimard, 1974).  
LES MOYENS DU BORD (Gallimard, 1975).  
LA GUERRE CIVILE (Gallimard, 1986).  
LE TÉLÉSIÈGE (Gallimard, 1989).  
UN SOIR, À LONDRES (Gallimard, 1991).  
ON LIQUIDE ET ON S'EN VA (Gallimard, 1993).

### *Essais*

- LES INTELLECTUELS DEVANT LA DÉFAITE DE 1870 (Buchet-Chastel, 1942).  
MONTHERLANT, « HOMME LIBRE » (La Table Ronde, 1989).  
LE NOUVEAU ROMAN AMÉRICAIN (Gallimard, 1955).  
L'AIR DU LARGE, *Grand Prix de la critique littéraire* (Gallimard, 1970).  
L'AIR DU LARGE II (Gallimard, 1987).  
BENJAMIN OU LETTRES SUR L'INCONSTANCE (Gallimard, 1989).  
L'AIR DU TEMPS (Éditions du Rocher, 1991).  
DE BONNE ET MAUVAISE HUMEUR (Éditions du Rocher, 1999).

*Suite de la bibliographie en fin de volume.*

## **TOMBEAU DE LA ROUËRIE**



MICHEL MOHRT

*de l'Académie française*

TOMBEAU  
DE LA ROUËRIE

*nrf*

GALLIMARD

*Il a été tiré de l'édition originale de cet ouvrage vingt exemplaires  
sur vélin pur chiffon de Lana numérotés de 1 à 20*

© Éditions Gallimard, 2000.

*À Antoine*



[...] tant il est vrai, que le bon ou le mauvais événement est la règle ordinaire des louanges ou du blâme que l'on donne aux actions extraordinaires.

CARDINAL DE RETZ



## I

Fougères, ville marche de Bretagne, plusieurs fois prise par les Français quand le duché défendait son indépendance, a gardé le charme d'une ville d'autrefois. Du haut du clocher de la cathédrale Saint-Pierre, on voit les restes des remparts qui ceinturaient la ville. Le château a conservé sa potence et ses tours. L'une date du <sup>xiv</sup><sup>e</sup> siècle et porte le nom de la fée Mélusine dont prétendait descendre la famille de Lusignan qui avait régné à Chypre et hérité de Fougères. Sur l'une des places de la ville s'élève l'hôtel de la Belinaye où est né Armand Tuffin de la Rouërie, le 13 avril 1750.

On sait peu de choses sur son enfance, si ce n'est qu'il n'a pas connu son père, mort à trente ans. Il eut une sœur, morte en bas âge, et deux frères cadets dont l'histoire a perdu les traces. J'ignore s'il fut élevé par sa mère « à la Jean-Jacques », comme cela allait devenir la mode, c'est-à-dire au sein maternel. Ce qui est sûr, c'est que la marquise de la Rouërie semble avoir été une « maîtresse femme ». C'est elle qui pourvut à l'éducation de son fils.

Le jeune Armand échappa à l'internat. Il y avait pourtant de nombreux collèges, proches de Fougères : à Dol,

à Dinan, à Rennes : lever à six heures et demie et messe tous les matins ; messe basse et grand-messe le dimanche et, le soir, vêpres ou salut du Saint-Sacrement ; confession tous les samedis... De nombreux Bretons ont connu cet emploi du temps, à l'époque de La Rouërie et aussi à la mienne. Bonne pour les études latines, cette « réclusion scolaire » ne favorisait pas la ferveur religieuse.

Il est vraisemblable que la mère du jeune Armand avait lu *Les Confessions du comte de...*, roman qui connut un très grand succès quelques années plus tôt. L'auteur, Duclos, était de Dinan, c'est-à-dire voisin des La Rouërie. Il était aussi maire de sa ville, député du tiers aux États de Bretagne et avait été élu à l'Académie française en 1746. Il en devint plus tard le secrétaire perpétuel. Je ne serais pas surpris que la marquise ait rencontré ce compatriote, fort répandu à Paris et célèbre dans sa province. C'est peut-être le roman de Duclos dont le héros a un précepteur et un gouverneur, bien que médiocres l'un et l'autre, qui guida le choix de la marquise dans l'éducation de son fils.

Armand eut donc un précepteur qui lui apprit le latin, l'anglais et l'allemand. Je pense qu'il faut voir dans l'étude de cette dernière langue une conséquence de la guerre de Sept Ans. Les victoires du grand Frédéric, qui parlait et rimait en français, marquèrent des générations de jeunes Français destinés à l'état militaire. Plusieurs d'entre eux devaient, au cours de leur carrière, se rendre à Berlin pour mieux connaître les méthodes et l'entraînement d'une armée victorieuse. Le marquis caressa lui-même ce projet, qu'il ne put réaliser.

En plus d'un précepteur, il eut un maître d'armes et d'équitation et un maître à danser. La danse faisait partie d'une bonne éducation. Je ne me rappelle pas sans confu-

sion avoir pris moi-même des leçons de danse, offertes par ma grand-mère, soucieuse d'alléger ma « réclusion scolaire ». J'avais dix-sept ans, l'année du bachot.

C'est l'âge où Armand de la Rouërie entre comme enseigne-drapeau aux gardes-françaises. Le service du roi dans les armées et les escadres était la « raison d'être » de la noblesse bretonne<sup>1</sup>. Une autre des voies qui lui étaient offertes était l'entrée au Parlement de Bretagne.

Quand je lisais, dans le livre de Georges Lenôtre, la vie de La Rouërie (c'était à peine si je venais de ranger dans leurs boîtes mes soldats de plomb) je savais que je ne serais jamais garde-française. Une chanson dont j'aimais le refrain mélancolique me le certifiait, sans ménagement :

*Pour être garde-française  
T'es ben trop petit mon ami  
T'es ben trop petit, dam'oui.*

Mais j'avais l'espoir, un jour, d'être soldat.

Régiment d'élite, les gardes-françaises tenaient garnison à Versailles et à Paris.

L'uniforme comportait l'habit bleu garni sur le collet, les devants, les boutonnières, les poches et leurs parements de broderies d'argent. La veste et la culotte étaient rouges. Les épaulettes et les jarretières, d'argent. Les cheveux poudrés à frimas étaient liés par un ruban noir ; le chapeau noir brodé d'argent, orné d'un plumet.

« Comment plaire à une femme avec un petit collet ? » s'est demandé un sous-lieutenant au Royal Navarre que

1. Durtelle de Saint-Sauveur, *Histoire de Bretagne*.

nous rencontrerons plusieurs fois dans cette histoire. « Quel moyen d'acquérir de la gloire pour se faire aimer autrement qu'en uniforme ou en étant libre et célèbre ? »

Il y eut des générations de jeunes Français, chez qui une phrase comme celle que je viens de citer faisait naître des rêveries de conquêtes. L'une des plus jolies scènes des romans de Stendhal n'est-elle pas celle où Lucien Leuwen, se promenant dans sa chambre, ne peut détacher les yeux du canapé sur lequel est jeté un habit vert à passepoils amarante et à épaulettes de sous-lieutenant que lui offre son père ?

« C'était le bonheur », dit l'auteur au nom de son héros.

Lucien Leuwen se demande s'il n'aurait pas dû choisir le IX<sup>e</sup> lancier, plutôt que le XXVII<sup>e</sup>, le premier ayant un habit vert « avec des passepoils jaune jonquille », qu'il trouve plus gais !

Le soir même, revêtu de son uniforme pour la première fois de sa vie, il passe devant les sentinelles des Tuileries qui lui présentent les armes.

« Il fut ivre de joie. »

Cette joie, sans aucun doute, le sous-lieutenant de dragons Henri Beyle l'a éprouvée quand il a revêtu son habit bleu à passepoils rouges. Je pense que les broderies d'argent de son habit de gardes-françaises ont donné au jeune Armand de la Rouërie un même plaisir. Peut-être a-t-il surpris sur les lèvres de la reine un sourire qu'il croit lui être destiné, comme celui dont s'est souvenu le chevalier de Combourg ?

La Rouërie avait tout pour me plaire et pas seulement parce qu'il avait porté un bel uniforme. Il était breton, comme moi, bien que de l'autre extrémité de la province,

ce pays gallo que je ne connaissais pas et distinguais mal du Maine et de l'Anjou. Il avait fait la guerre d'Indépendance des États-Unis et l'Amérique était la terre de toutes mes rêveries. Quand, en vacances, je contemplais la ligne d'horizon de la mer, au-delà des Méloines et des Sept-Îles, c'étaient les tours de New York que je voyais s'élever dans le rayon vert du soleil couchant. À Brest, le dimanche matin, si je me promenais sur le cours d'Ajot, je voyais dans la rade la flottille commandée par l'amiral de Guichen se dirigeant, toutes voiles dehors, vers le goulet. La Rouërie était à bord de l'un des vaisseaux, chargé des armes et des uniformes destinés à la troupe qu'il commandait sous les ordres de Washington. Il allait vers la victoire de Yorktown.

Étudiant à Rennes, je savais que La Rouërie était au nombre des gentilshommes qui, au cours des états de Bretagne de 1788, s'étaient battus avec les étudiants en droit, à la tête desquels était Moreau, mon compatriote morlaisien. Je me serais trouvé, sans doute, au côté de Moreau et du tiers état, ce qui ne m'empêchait pas d'admirer La Rouërie.

Je crois bien qu'il était avec moi et mes éclaireurs en 1939, au Baus de la Frema, à la frontière italienne, et tout étonné de s'y trouver. Marbot et le capitaine Coignet, autres compagnons de ma jeunesse, y étaient aussi. Avec eux et Bassompierre nous buvions un coup, nous en buvions deux à la santé des amoureux et du roi de France.

Quelques années plus tard, c'est à New York, dans le Bronx, que j'ai retrouvé le marquis, devenu colonel Armand dans l'armée des insurgents. Je suivis sa trace en Pennsylvanie. C'est avec lui que j'ai visité la maison de Washington en Virginie et admiré, dans l'entrée, une

maquette de la Bastille où le marquis avait été emprisonné, offerte au général américain par des amis de la liberté. Je ne sais plus si l'une des clefs de la Bastille (il y en eut autant que de morceaux de la vraie croix) s'y trouvait aussi. C'est La Fayette qui l'avait offerte au général.

Je lisais les livres consacrés à La Rouërie, outre celui de Georges Lenôtre : le livre de Job de Roince, celui de Christian Bazin, le plus complet, et c'est en compagnie de ce dernier, de Yann Bouëssel du Bourg, du représentant de l'ambassadeur des États-Unis, le ministre Korengold, que j'ai inauguré la statue, due au sculpteur Fréour, élevée à Fougères devant l'hôtel de la Belinaye. On voit le marquis tirant l'épée de dessous une cape soulevée par le vent. Je devais, à cette occasion, parcourir le pays gallo de Rennes à Dinan et à Saint-Malo, visiter le château de Saint-Ouen que le marquis avait fait reconstruire à la veille de la Révolution. En vérité, La Rouërie a été un compagnon de toute ma vie. Il me semble qu'en décidant de raconter cette vie, à la suite des auteurs que j'ai cités, à qui je ferai de nombreux emprunts, je m'acquitte d'une dette. Et ce sont des épisodes de ma propre vie que j'évoque et de celle que j'aurais aimé vivre.

En dépit des broderies et de la couleur des passepoils, l'état de l'armée française, à la fin de l'Ancien Régime, était déplorable. Dans ses *Avant-Mémoires* où il trace un saisissant portrait de la société française du XVIII<sup>e</sup> siècle, Jean Delay décrit le malaise des cadres de l'armée, la médiocrité des officiers qui avaient oublié les disciplines sévères de l'armée de Louis XIV. Gramont, l'un des ancêtres de Jean Delay, officier aux gardes françaises, fut embastillé pour mauvaise conduite et envoyé sur les



MICHEL MOHRT

Tombeau de La Rouërie

Né à Fougères, entré aux gardes-françaises à dix-sept ans, le marquis de la Rouërie a fait la guerre d'Indépendance des États-Unis d'Amérique à la tête d'un corps franc. Rentré en France à la veille de la Révolution de 1789, il crée en Bretagne une armée clandestine pour s'opposer aux excès de la Convention. Mort quelques jours après l'exécution de Louis XVI, La Rouërie n'a pu commander cette armée qui s'est dissoute dans les troupes de la chouannerie.

*Président du comité franco-américain qui a élevé à Fougères une statue de La Rouërie, Michel Mohrt raconte, dans ce livre, la vie du marquis dont la forte personnalité l'a séduit dès sa jeunesse.*

*nrf*



9 782070 757756

00-II A 75775 ISBN 2-07-075775-7

85 FF tc  
12,96 €

Extrait de la publication